

**B i b l i o t h è q u e**  
de  
**PHILOSOPHIE**

**Cahiers  
pour  
une morale**

par

**JEAN-PAUL SARTRE**

**nrf**  
**Éditions Gallimard**











10

*Sartre a toujours souhaité que les textes philosophiques inachevés de sa maturité ne soient publiés qu'après sa mort : « Ils représenteront ce que, à un moment donné, j'ai voulu faire et que j'ai renoncé à terminer, et c'est définitif. Tandis que, tant que je suis vivant..., il reste une possibilité que je les reprenne ou que je dise en quelques mots ce que je voulais en faire. Publiés après ma mort, ces textes restent inachevés, tels qu'ils sont, obscurs, puisque j'y formule des idées qui ne sont pas toutes développées. Ce sera au lecteur d'interpréter où elles auraient pu me mener » (J.-P. Sartre, Situations X, 1975).*

*C'est en 1947 et 1948 que ces Cahiers pour une morale ont été écrits. Dans la conclusion de L'Être et le Néant (1943), l'auteur annonçait qu'il consacrerait un prochain ouvrage au problème moral. « L'ontologie, écrivait-il, ne saurait formuler elle-même des prescriptions morales. Elle s'occupe uniquement de ce qui est, et il n'est pas possible de tirer des impératifs de ses indicatifs. Elle laisse entrevoir cependant ce que sera une éthique qui prendra ses responsabilités en face d'une réalité humaine en situation. » Le projet de fonder une morale est cependant antérieur à L'Être et le Néant. Sartre était déjà très engagé dans cette recherche en 1939 (voir ses Carnets de la drôle de guerre).*

*Les textes que nous publions ici m'ont paru former un ensemble. L'auteur les a intitulés lui-même « Notes pour la Morale, Tome I et Tome II ». Le deuxième cahier (« Tome II ») n'a été utilisé qu'à moitié, ce qui donne à penser qu'il y a bien eu rupture d'une continuité, même si le projet n'était pas pour autant abandonné.*

*On trouvera également deux appendices. Le premier est un texte de 1945, écrit sur de grandes pages volantes pliées en deux, incomplet ou abandonné, intitulé « Bien et subjectivité » ; il se présente comme un*

début de journal, deux fois daté. Le second est une étude sur l'oppression des Noirs aux Etats-Unis, que Sartre avait sans doute l'intention d'incorporer à sa Morale.

Ces « Notes », bien qu'écrites au courant de la plume et non relues, sont un peu plus que des notes ; elles ont un fil et sont souvent plus qu'à demi rédigées. Mais elles n'ont pas de structure : l'index, qui ne se prétend pas exhaustif, a pour but de compenser un peu cette absence, en suggérant quelques contours.

Arlette Elkaim-Sartre

# CAHIER I



Tant qu'on croit en Dieu il est loisible de *faire* le Bien POUR *être* moral. La moralité devient un certain mode d'être ontologique et même métaphysique auquel il nous faut atteindre. Et comme il s'agit d'être moral aux yeux de Dieu, pour le louer, pour l'aider dans sa création, la subordination du faire à l'être est légitime. Car en *pratiquant* la charité nous ne servons que les hommes, mais en *étant* charitable nous servons Dieu. « L'être » supérieur auquel nous atteignons est encore un être-pour-autrui. De là ce que j'appellerai un individualisme ontologique du chrétien. Il s'enrichit et se pare, il devient une belle maison, spacieuse et bien meublée : la maison de Dieu. Il est légitime d'être le plus beau, le meilleur possible. L'égoïsme du Saint est sanctionné. Mais que Dieu meure et le Saint n'est plus qu'un égoïste : à quoi sert qu'il ait l'âme belle, qu'il soit beau sinon à lui-même ? A ce moment la maxime « faire la moralité pour *être* moral » est empoisonnée. De même « faire la moralité pour faire la moralité ». Il faut que la moralité se dépasse vers un but qui n'est pas elle. Donner à boire à celui qui a soif non pour donner à boire ni pour être bon mais pour supprimer la soif. La moralité se supprime en se posant, elle se pose en se supprimant. Elle doit être choix du monde, non de soi.

Problème : je me défie de la moralité immédiate, il y entre trop de mauvaise foi, toutes les tiédeurs de l'ignorance. Mais du moins elle a ce caractère essentiel de la moralité : la spontanéité, la subordination à l'objet. La moralité est l'inessentiel parce que subjectivité ; l'objet est l'essentiel. La réflexion supprime la mauvaise foi et l'ignorance, mais l'objet passe au rang d'inessentiel (comme au point de vue de la connaissance : *cogito*), d'apparence. Solution : être à la fois dehors et dedans. Est-ce possible ?

Si tu cherches l'authenticité pour l'authenticité, tu n'es plus authentique.

La moralité : conversion permanente. Au sens de Trotsky : révolution permanente. Les *bonnes* habitudes : elles ne sont jamais bonnes, parce qu'elles sont habitudes.

Type de la morale substantialiste :

Jouhandeau, *Algèbre des valeurs morales* :

« Ce qui importe c'est d'être dans un certain état. Ce qu'on fait n'a d'importance que pour les autres. »

Jouhandeau, *ibid.*, 61 :

« Certains observent de loin en eux-mêmes les phénomènes de la vie comme s'ils leur étaient personnellement étrangers. A leurs propres désirs, ils assistent comme à un événement d'ordre universel. De là leur partialité, leur intransigeance envers le péché seul ; ils pardonnent tout à la vertu. »

et *ibid.*, 60 :

« Les pécheurs ont leur honneur, leurs exigences de pécheur et, hors la loi, il y a une loi du péché, loi spontanée, fugace, relative, d'autant plus proche de la vie. »

Idée d'une adéquation avec soi, d'une solidarité avec soi : l'universel manque la signification du péché et la vie. Il faut être moral du dedans de son désir et non du dehors. Mais d'autre part y aura-t-il moralité sans l'universel ? Nous retrouvons le dilemme dehors-dedans.

« Il n'y a pas de Vertu, il y a des vertus. » Contre cette illusion de l'esprit de sérieux, faire voir avec Jouhandeau la dialectique des vertus et des vices, chacune appelant l'autre et passant dans l'autre.

Dehors-dedans : que la réflexion tienne la spontanéité entre parenthèses, en suspens, sans lui ôter sa force affirmative, comme  $\epsilon\pi\omicron\chi\eta$ <sup>1</sup> phénoménologique où la réflexion non complice n'empêche pas une seconde d'affirmer dans l'attitude naturelle la réalité du monde.

La base unique de la vie morale doit être la spontanéité, c'est-à-dire l'immédiat, l'irréfléchi.

L'origine de la réflexion est un effort de récupération du Pour-soi par soi-même, pour arriver à un Pour-soi qui soit Soi. Il convient donc que la réflexion ait pour but direct et essentiel le Pour-soi irréfléchi. Rien n'est *important* pour elle que le Pour-soi. Dans la

1. Voir en fin de volume, page 595, la traduction des termes grecs (N.d.E.).

réflexion morale complice, ce qui *importe* c'est l'être moral du réfléchi. Il s'agit de vouloir le Bien (dans l'irréflexion) pour être moral. La modification en réflexion *pure* peut-elle modifier ce point de vue ?

J'ai montré comment une réflexion complice était possible à partir de l'irréfléchi<sup>1</sup>. A présent je dois montrer comment une réflexion pure est possible à partir de la réflexion impure. Il ne s'agit pas de montrer comment la réflexion pure *sort* de la réflexion impure mais comment elle en *peut* sortir. Sinon nous aurions affaire à une dialectique, non à une morale. De la même façon d'ailleurs le passage de l'irréflexion à la réflexion est un drame libre de la personne.

9. Le fait que le choix dans l'immédiat est *la plupart du temps*<sup>2</sup>

Ils me disent : il faut bien que vous expliquiez la *nature* car il y a chez vous une nature qui est l'inauthenticité. Le fait même que *L'Être et le Néant* est une ontologie d'avant la conversion suppose qu'une conversion est nécessaire et, par conséquent, qu'il y a une attitude naturelle. Comment donc expliquez-vous la nature, puisque l'homme est libre ? Je ne nie pas qu'il y ait une nature, c'est-à-dire, qu'on commence par la fuite et l'inauthentique. Mais la question est de savoir si cette nature est universelle ou historique. Il y a, il y a eu, il y aura un nombre fini d'hommes et le drame s'est joué et se jouera entre ces hommes-là. Le système est parfaitement clos et c'est l'Histoire. Ainsi lorsque je considère que les objections faites au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. à Platon et celles que l'on fait aujourd'hui à l'existentialisme n'ont pas changé, n'atteignent jamais la philosophie particulière mais simplement le droit de conversion, je peux l'interpréter sans doute comme une nature universelle de l'homme. Mais aussi, comme Pascal, comme sa chute originelle, c'est-à-dire comme un événement historique qui est l'établissement d'une société. La nature serait le fait historique que les hommes aient une nature, que l'humanité en choisissant l'oppression pour début de son histoire ait choisi de commencer par la nature. En ce sens le rêve perpétuel de l'*antiphysis* serait justement la possibilité historique et perpétuellement utopique de l'autre choix. La nature c'est le choix de soi-même en face de la liberté oppressive des autres.

10. Pas de « caractères » dans l'Apocalypse. On y est toujours surpris : je ne le croyais pas capable de cela. Le caractère est

<sup>1</sup> 1. Cf. Appendice I (N.d.E.).

<sup>2</sup> 2. Il se peut qu'une page manque ou que Sartre ait omis de barrer la phrase commencée (N.d.E.).

l'ensemble stable des relations avec l'autre, avec les instruments et avec le monde, sous la pression des libertés extérieures. S'il est stable c'est que la pression reste constante et que les institutions sont stables. Le caractère est le produit d'une société institutionnelle et traditionaliste. Le caractère, c'est-à-dire *la nature*.

L'ontologie existentialiste est elle-même historique. Il y a événement premier, c'est-à-dire l'apparition du Pour-soi par néantisation de l'être. La morale doit être historique, c'est-à-dire trouver l'universel dans l'Histoire et le ressaisir dans l'Histoire.

*Tant d'hommes, tant de chaises, tant de maisons* : un nombre fini. Nous pensons l'homme, série infinie. C'est, dira-t-on, que nous considérons la série concrète et finie des hommes réels comme un cas particulier de la série infinie des hommes *possibles*. Mais le possible vient de l'homme concret. Nous sommes tels que le possible se possibilise à partir de nous. Ainsi, bien que le possible et, donc, l'universel soit une structure nécessaire de l'action, il faut revenir au drame individuel de la série finie « Humanité » lorsqu'il s'agit des buts profonds de l'existence. A la source finie et historique des possibles. A cette société-ci. La morale est une entreprise individuelle, subjective et historique.

A qui s'adresse l'exigence morale ? A l'universel abstrait ? Mais elle perd tout sens et devient abstraite elle-même, et formelle ; puisque la situation concrète, c'est-à-dire sociale, peut changer. Si l'on dit : agis de telle ou telle façon, toutes choses égales d'ailleurs, l'exigence perd tout sens car elle se réfère au retour éternel. Problème de la collaboration ou résistance : voilà un choix moral concret. Le kantisme ne nous apprend rien à ce sujet. Il faut : un certain développement de l'idée de patrie — une certaine liaison de l'idéologie politico-sociale à l'idéologie nationale, etc. J'exige d'un Français qu'il refuse la collaboration en 1940. Je suis beaucoup moins sûr lorsqu'il s'agit d'un noble du XVIII<sup>e</sup> siècle : l'idée de patrie est incertaine et le noble en somme est fidèle à un régime de droit divin, que des hommes à qui il n'accorde pas le droit de produire un gouvernement (puisque c'est cela justement qui est en question) viennent de renverser. Et si nous supposons une guerre russo-américaine et la France de nouveau envahie, la solution que j'ai choisie en 1940 n'est déjà plus valable, puisqu'elle supposait une minorité de collaborateurs au lieu que dans ce conflit c'est toute une moitié de la population qui se rangera d'un côté ou de l'autre. En vérité nous choisissons l'universel concret. C'est-à-dire l'ensemble des hommes qui se trouvent dans la même situation historique. Et nous exigeons de l'historien qu'en se replaçant par la pensée synthétique dans notre situation (c'est-à-dire, en somme, en

reprenant *l'idée*) et en épousant le mouvement de l'Histoire, il approuve nos principes.

Développer la notion d'universel concret : la morale sera d'autant plus large et plus profonde qu'il s'agira d'un groupe plus large. Au xvii<sup>e</sup> siècle : l'honnête homme. Petit groupe de privilégiés. Peut-on sortir de sa classe ? Il faut, à vrai dire, créer l'universel concret.

Vers une morale *concrète* (synthèse de l'universel et de l'historique).

Dissocier l'universel (compréhension) de son extension infinie.

Ex. de *caractère* résultant de l'ensemble social : ignorance appelle colère (au sens de : résoudre par la magie les conflits dont le sens rationnel échappe. Absence de colère : trouver une solution adaptée. Mais si la solution adaptée est hors de portée par situation ?). Colère conjugale : infériorité de la femme. L'homme ne peut pas trouver l'exigence profonde de la femme et s'irrite, etc. Ou colère-intimidation du chef.

L'enfance comme création de situations insolubles.

« Nous ne voulons pas comprendre le monde, nous voulons le changer. » Et l'idée de la philosophie se *réalisant*. La philosophie ne se distingue pas de l'homme en train de changer le monde. La totalité de l'homme en acte c'est la philosophie.

Penseurs *tough* (Heidegger) et penseurs *mous* (Jaspers). Ne vous attendez pas à une morale pleine d'espérance. Les hommes sont ignobles. Il faut les aimer pour ce qu'ils pourraient être, non pour ce qu'ils sont. Esquisse d'une morale *tough*.

Plan :

1) Absurdité et nécessité d'une morale.

2) Immoralité de la morale : les valeurs conçues comme objectivité. Abstraction et formalisme : l'universel. Morale de la faute et faute de la morale. Oscillation entre morale de l'intériorité (au bout : gratuité, valeurs transformées en goûts) et morale du transcendant (au bout : l'homme *connaît* le Bien. Le connaître c'est le faire). Oscillation entre morale subjective (l'intention coupée de l'acte) et morale objective (les résultats coupés de l'intention).

3) De la faute originelle : l'objectivité comme signe de l'oppression et comme oppression. L'objectivité = le monde vu par un autre

qui en tient la clé. Les valeurs dans l'esprit de sérieux : id. Les valeurs ne sont pas des En-soi platoniciens pour l'esprit de sérieux. Elles sont posées par une conscience qui n'est pas la mienne, et qui m'opprime. La nature en moi c'est moi-même en tant qu'objectivité transcendée pour l'autre. Il va de soi que je ne peux jamais vivre ma nature. Ainsi l'autre me transforme en objectivité en m'opprimant et ma situation première est d'avoir un destin-nature et d'être devant des valeurs objectivées. Il va de soi qu'une conversion est *possible* en théorie mais elle impliquera non seulement un changement intérieur de moi mais un changement réel de l'autre. En l'absence de ce changement historique, il n'y a pas de conversion morale absolue. Comme le refus de la guerre ne supprime pas la guerre pour autant.

4) Position privilégiée du moraliste. Il est un personnage *historique*. Celui que sa position historique éloigne le plus des opprimés et des oppresseurs. Cependant oppresseur encore et opprimé suffisamment pour concevoir la nécessité d'une morale sans oppression, donc pour concevoir la conversion.

On ne peut pas faire la conversion *seul*. Autrement dit la morale n'est possible que si tout le monde est moral.

5) Méthode : les valeurs révèlent la liberté en même temps qu'elles l'aliènent. Une classification des valeurs doit conduire à la liberté. Classer les valeurs dans un ordre tel que la liberté y paraisse de plus en plus. Au sommet : générosité.

6) La communication n'est pas : elle est à faire. De même que chez un antisémite vous ne pouvez pas imaginer une loyauté partielle. De même dans un univers de violence vous ne pouvez concevoir un amour pur.

A moins que dans cet amour *ne* soit contenue la volonté de faire cesser l'univers de violence. La communication entre deux personnes passe par l'univers entier.

7) La communication : *l'Amour*, avoir l'autre en soi. Sentir sa propre liberté à propos de chaque geste de l'autre comme départ et commencement absolu du geste de l'autre. Mais ne pas oublier que le rapport avec autrui est toujours en présence du tiers et sous le signe de l'oppression. Empoisonné.

Autre forme de communication :

8) *L'appel* :

1. L'autre : totalité détotalisée. Les deux erreurs : chercher l'unité (substantialisme de l'esprit, fascisme) — chercher la pluralité (individualisme). En fait : il faut vouloir la totalité détotalisée. Avoir l'autre en soi comme autre et pourtant comme source libre de mes actes.

La conversion : la reconnaissance de moi-même comme Pour-soi *ek*-statique entraîne la reconnaissance de l'esprit comme totalité détotalisée.

De l'objectivité : mes idées et mes actes passent à l'objectif et j'en suis responsable. Dans le règne des fins : pas de problème. Car si des libertés se voulant libres reconnaissent mon acte comme issu de ma liberté et le reprennent en liberté, je veux à la fois mon acte avec ma liberté et la leur. L'objectivité disparaît. Mon acte n'a cette troublante objectivité que parce qu'il est repris par des consciences qui en font un objet et qui se font objet par rapport à lui. J'en suis responsable parce que je ne peux pas ignorer qu'il sera ainsi doté d'une *pseudo-causalité*. Ex. : le scandale d'un livre de Miller. Il influencera les enfants, etc. Ambiguïté de cette responsabilité : en un sens elle ne devrait pas être (puisque les gens sont libres), en un autre sens, il est normal qu'elle soit dans notre société.

5) Analyse d'un exemple. Le chef et ses valeurs. Après la dialectique du maître et de l'esclave, dialectique du chef et des subordonnés. Le subordonné conçu comme liberté inessentielle. Oscillation entre la tâche et le caprice du chef. La tâche (patrie) comme justification du caprice. Résultat : des libertés qui se considèrent elles-mêmes comme inessentielles — complices du chef. Et pourtant dans la société actuelle, il faut des chefs. Donc... — le chef comme réalisme de la transcendance. Par-delà les libertés inessentielles, il décide. Et une grâce mystérieuse fait de sa décision l'essentiel.

6) *Le Mal*. Ou l'objectivité subjective. Essai pour expliquer le Mal. Le Mal toujours objet. Toujours marginal par rapport à la volonté.

Le mal : objectivité subjective

ou

objectivation de la subjectivité.

Faute n'est pas caprice. L'acte historique par quoi l'être se néantise en Pour-soi est chute et souvenir du Paradis Perdu. Mythe de la faute dans toutes les religions et le folklore. Il ne faut ici voir ni une nécessité dialectique comme chez Hegel, où la première

relation individuelle est *nécessairement* celle du maître et de l'esclave, ni un caprice totalement incompréhensible. Mais une faute originelle qu'on peut *éclairer* par la considération de l'événement originel. L'apparition du Pour-soi est à proprement parler l'irruption de l'Histoire dans le monde. Le mouvement spontané du Pour-soi comme manque (sur le plan irréfléchi) est de chercher l'En-soi-Pour-soi. La réflexion surgit originellement comme complice puisqu'elle est une nouvelle création diasporique comme essai de récupération. Mais par là même, on le sait, il se manque. Donc surgit ici la possibilité de la réflexion pure comme constatation du manque et prise de position en face du manque. Si donc la réflexion pure, nécessairement postérieure à la réflexion impure, est rendue possible par l'avènement de la réflexion impure, pourquoi n'est-elle pas opérée au moins la moitié du temps ? C'est qu'ici un autre élément intervient qui est l'Autre. Je laisse indécidé s'il s'agit d'un effort nouveau de décollement. On peut en tout cas se servir de ça comme mythe : le nouvel effort de récupération présente la conscience non plus comme quasi-objet mais comme objet. D'où scission complète. A ce moment, tout se passe comme si l'Autre était une seconde néantisation opérée sur ma subjectivité par une subjectivité dont le sens profond est d'exister comme négation objectivante de ma subjectivité. C'est la faute originelle. Car, au moment où la réflexion pure intervient, il est *déjà trop tard* : elle peut bien dissiper le caractère de quasi-objet que je possède pour *ma* réflexion impure, mais non pas celui d'*objet* que j'ai pour l'autre. Ainsi ne sera-t-elle jamais totalement efficiente. Et dans la réflexion pure il y a déjà appel à transformer l'autre en pure subjectivité libre, pour que la *scission* soit supprimée. Seulement il faudrait que l'autre en fit autant, ce qui n'est jamais *donné* et ne peut être que le résultat du *hasard*. Car sa mauvaise volonté est pour moi destin et sa bonne volonté hasard, puisqu'il est libre.

Noter que l'autre est par rapport à ma subjectivité irréfléchie dans la position exacte de moi-même comme réflexion. Et qu'il n'a jamais de lumière directe sur ma réflexion — pas plus que ma réflexion qui est elle-même conscience non-thétique de soi.

Les motivations : 1° La réflexion est d'abord impure non en ses résultats mais en son intention, qui participe de l'impureté de l'irréfléchi, puisqu'elle prend naissance dans l'irréflexion. 2° La réflexion impure est motivation pour la réflexion pure. Elle est originellement *mauvaise foi* parce qu'elle ne veut pas voir son échec. Mais *seule* la mauvaise foi peut être à l'origine de la bonne foi. La réflexion pure est bonne foi et comme telle *appel* à la bonne foi de l'autre.

Atmosphère de la morale :

1° Echec.

2° Mystère. Il ne faut pas le prendre religieusement. Mais il est de fait que *rien n'est élucidé*. Le monde se donne non seulement comme à changer mais à découvrir. A découvrir quand il est changé. Et le plus profond du mystère c'est que c'est peut-être nous qui le créons. En un mot : il s'agit d'être moral *dans l'ignorance*. C'est pourquoi la morale intellectualiste a raison et tort : bien sûr le savoir aide la morale (il est souhaitable que le savoir ne soit plus pour personne du siècle ignorance) mais il ne fait que reculer le mystère : comme le savoir absolu est impossible, il faut concevoir la morale comme s'accomplissant par principe dans l'ignorance.

L'optimisme : considérer que la morale est l'εἶς naturelle de l'homme. Et qu'une attitude morale est toujours possible. Le pessimisme : considérer la morale comme parfaitement impossible. A la vérité, originellement la morale a lieu dans une atmosphère d'échec. Elle doit échouer parce qu'il est toujours trop tard ou trop tôt pour elle. Mais c'est dans et par cet échec que chacun de nous doit prendre ses responsabilités morales.

Le passage à la réflexion pure doit provoquer une transformation :

de la relation au corps. Acceptation et revendication de la contingence. La contingence conçue comme une chance.

de la relation au monde. Eclaircissement de l'être en soi. Notre tâche : faire exister de l'être. Véritable sens de l'En-soi-pour-soi.

de la relation avec moi-même. La subjectivité conçue comme l'absence du *Moi*. Puisque le *Moi* est εἶς (psyché).

de la relation avec autrui.

Nous pouvons renvoyer également la morale du Transcendant et celle de l'intériorité. La première fait des valeurs *des objets* et nous soumet à l'objectivité. L'intériorité nous transforme nous-mêmes en objets et refuse les valeurs-objets de la transcendance ; mais elle fait de chaque valeur particulière un goût et ce goût est une disposition subjective de l'objet, dont il n'est pas responsable. Des goûts on ne discute pas. Mais les voilà aussi bien écrits dans la Nature que les valeurs-objets l'étaient au ciel. Il n'y a pas de sensible différence. C'est que refuser la transcendance-objet des valeurs ne doit pas nous empêcher de les voir comme des exigences que nous *avons à être* et dont nous sommes responsables.

Le monde résiste à la morale comme la Nature à la science. Il faudrait parler d'un immoral caché du monde comme d'un irrationnel caché de la nature. Les situations sont originellement



JEAN-PAUL SARTRE

## Cahiers pour une morale

Sartre a toujours souhaité que les textes philosophiques inachevés de sa maturité ne soient publiés qu'après sa mort : « Ils représenteront ce que, à un moment donné, j'ai voulu faire et que j'ai renoncé à terminer, et c'est définitif. Tandis que, tant que je suis vivant..., il reste une possibilité que je les reprenne ou que je dise en quelques mots ce que je voulais en faire. Publiés après ma mort, ces textes restent inachevés, tels qu'ils sont, obscurs, puisque j'y formule des idées qui ne sont pas toutes développées. Ce sera au lecteur d'interpréter où elles auraient pu me mener » (J.-P. Sartre, *Situations X*, 1975).

C'est en 1947 et 1948 que ces *Cahiers pour une morale* ont été écrits. Dans la conclusion de *L'être et le néant* (1943), Sartre annonçait qu'il consacrerait un prochain ouvrage au problème moral. « L'ontologie, écrivait-il, ne saurait formuler elle-même des prescriptions morales. Elle s'occupe uniquement de ce qui est, et il n'est pas possible de tirer des impératifs de ses indicatifs. Elle laisse entrevoir cependant ce que sera une éthique qui prendra ses responsabilités en face d'une *réalité humaine en situation*. » Le projet de fonder une morale est cependant antérieur à *L'être et le néant*. Sartre était déjà très engagé dans cette recherche en 1939.

Les textes que nous publions paraissent former un ensemble. Sartre les a intitulés lui-même « Notes pour la Morale, Tome I et Tome II ». Le deuxième cahier (« Tome II ») n'a été utilisé qu'à moitié, ce qui donne à penser qu'il y a bien eu rupture d'une continuité, même si le projet n'était pas pour autant abandonné.

On trouvera également deux appendices. Le premier est un texte de 1945, écrit sur de grandes pages volantes pliées en deux, incomplet ou abandonné, intitulé « Bien et subjectivité » ; il se présente comme un début de journal, deux fois daté. Le second est une étude sur l'oppression des Noirs aux Etats-Unis, que Sartre avait sans doute l'intention d'incorporer à sa Morale.

*nrf*



83-IV

A 24648

ISBN 2 07-024648-5

Extrait de la publication

150 FF tc